

# Femmes et paysannes : un double statut difficile à concilier

Autor(en): **Weck, Elodie de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[95] (2007)**

Heft 1511

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283128>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Femmes et paysannes: un double statut difficile à concilier

Inzá, municipalité montagnaise située à 500 kilomètres au sud de Bogotá, Colombie. Depuis le mois de juillet 2006, le Comité des femmes de l'Association paysanne de Inzá-Tierradentro (ACIT) y mène campagne. Elles se battent pour la reconnaissance et la dignité du travail reproductif, productif et politique des femmes<sup>1</sup>. Ce processus questionne les schémas traditionnels de division sexuelle du travail et fait preuve d'un engagement courageux, bien que parfois teinté de contradictions. Entre la lutte pour l'émancipation féminine et celle pour l'autonomie paysanne, les femmes d'Inzá sont confrontées aux difficultés de ce double combat.

ELODIE DE WECK

San Antonio, petit village de la municipalité d'Inzá. A cinq heures du matin, il fait nuit. Le coq n'a pas encore chanté lorsqu'Elvira<sup>2</sup> se lève. Elle allume le feu et prépare le café, puis réveille ses trois enfants et veille à se qu'ils se douchent et enfilent leur uniforme scolaire. Avant de nourrir les poules, dans le patio en terre battue, elle prépare le petit déjeuner de son mari et de ses enfants. A sept heures, il est temps d'emmener ses derniers à l'école. A son retour, Elvira range la cuisine, fait les lits, met la lessive à tremper et commence déjà à préparer le déjeuner dans sa vétuste cuisine. Peu avant midi, elle quitte la maison, un petit paquet à la main. Riz, yuca bouilli et petit morceau de viande constituent le repas quotidien de son mari. Il ne sera ainsi pas retenu sur le salaire journalier. L'aller-retour sur les sentiers escarpés lui prend une heure et demie. Il est treize heures lorsqu'elle rentre. Ses enfants reviennent de l'école et se mettent à table. Après avoir lavé la lessive à la main, Elvira s'occupe des travaux extérieurs. Il faut retourner les grains de café qui séchent au soleil sur de grandes bâches noires et passer au moulin ceux qui sont déjà secs. Puis, elle doit à nouveau se rendre aux champs pour aider son mari à la récolte. En fin d'après-midi, Elvira rejoint d'autres femmes de son village au potager communautaire. Ce jardin, qu'elles sont seules à entretenir, leur permet de récupérer des semis et leurs savoirs ancestraux oubliés au fil des générations. Au retour, il est déjà l'heure de préparer le repas du soir, d'aider les enfants à leurs devoirs et, avant le coucher du soleil, de rentrer le café. Aujourd'hui, plus que d'habitude, elle se dépêche de terminer ses tâches au plus vite. C'est lundi, jour de la réunion du groupe des femmes. Au terme de cette longue journée, lorsqu'Elvira franchit

enfin le seuil de sa porte, il est vingt-deux heures trente. Elle prend encore le temps de faire la vaisselle et de préparer le bois pour le feu du lendemain, avant de se coucher, fatiguée.

Les dures journées d'Elvira sont le lot de la plupart des femmes d'Inzá. Et pourtant, malgré l'importance du travail abattu, elles demeurent les plus pauvres d'entre les pauvres. Très peu d'entre elles possèdent leurs propres terres. Celles-ci appartiennent généralement à des propriétaires terriens, à leurs maris ou compagnons. Et alors qu'elles aident ces derniers aux travaux agricoles, leur salaire ne leur revient que rarement en mains propres, lorsqu'elles sont rémunérées. A la maison, le travail domestique est toujours considéré comme naturel et donc non reconnu ni valorisé. Comme le dénonce un membre du Comité, «on entend encore souvent que notre place n'est ni dans les organisations politiques ni dans la rue, ça porte préjudice à la famille!» Pourtant, loin de négliger les tâches domestiques et grâce à leur inventivité et à une grande solidarité, elles assurent, au contraire, sur tous les fronts à la fois.

## *Une campagne contre l'oppression*

Conscientes de l'oppression que subissent les femmes dans leur vie quotidienne, les membres du Comité se sont lancées dans la mise sur pied d'une campagne pour la dignité du travail des femmes<sup>3</sup>. En juillet 2006, celle-ci démarre par une grande manifestation. Afin de sensibiliser la population, les femmes placardent les murs d'affiches aux messages percutants qui passent également sur les ondes de la radio locale. Dans les villages de la municipalité, une multitude d'ateliers de sensibilisation et de formation se met rapidement en place. Les femmes se

réunissent pour parler de leur quotidien, atteignant ainsi un des buts de ces ateliers : créer des lieux de rencontre. Leurs journées de travail ne leur offrent généralement ni les espaces ni le temps nécessaires pour se retrouver, même entre voisines. Grâce à ces échanges, un renforcement de la dynamique des femmes de la communauté se met en place, qui leur permet de s'organiser. Une brèche d'expression et de réflexion est ainsi ouverte sur l'importance de leur travail au sein des espaces privés et publics. Peu à peu, elles prennent conscience de la nécessité de déconstruire leurs pratiques quotidiennes et de transformer la répartition traditionnelle des rôles.

Aujourd'hui, la campagne du Comité a touché à sa fin. Le 16 avril, les réflexions des femmes et leurs propositions de changement ont été rendues publiques lors d'un grand événement sur la place centrale d'Inzá. La manifestation se veut un appel à la communauté pour susciter une prise de conscience et pour que ces questions deviennent l'affaire de toutes et tous<sup>4</sup>.

## *Cuisiner c'est résister!*

Réapprendre à préparer certains aliments dont l'usage avait été perdu, tel était le but des ateliers de cuisine organisés dans le cadre de la campagne, à l'occasion des fêtes de Noël. Plus globalement, ces ateliers faisaient partie d'une réflexion autour de la souveraineté alimentaire. Souveraineté qui est directement liée aux deux piliers de l'identité paysanne, à savoir l'autonomie et le territoire. En effet, les cultivateurs de café sont contraints à la monoculture sur la totalité de leurs terres, par des contrats passés avec les multinationales. Alors, obligés d'acheter ce qu'ils consomment, ils perdent leur indépendance alimen-

taire et doivent affronter carences et malnutrition. Les femmes, en tant que mères de famille, ont été pionnières dans la remise en question de cette situation. Désireuses d'enrichir l'alimentation familiale quotidienne, elles s'appliquent à favoriser la consommation des produits locaux. Elles ont ainsi développé des potagers communautaires et substitué les boissons gazeuses industrielles par des jus de fruits. Au-delà des discours, c'est aussi dans la pratique que les femmes ont choisi d'ancrer leur résistance.

*«Nous ne sommes pas féministes»*

Pourtant, face aux revendications qui animent leur lutte, elles ne se reconnaissent pas dans le féminisme. «Nous ne travaillons pas contre les hommes, affirme l'une d'entre elles, mais contre le système capitaliste et patriarcal qui assigne aux femmes des rôles inférieurs. Je vois le féminisme comme un rapport conflictuel avec les hommes. Moi je trouve qu'il vaut mieux essayer de rester dans l'échange pour modifier leur manière de penser et d'agir. Je ne me considère pas féministe parce que j'aime les hommes en tant que tels». Des propos surprenants qui peuvent cependant se comprendre face aux fortes pressions de la communauté. Les femmes du Comité cherchent avant tout à convaincre de l'importance de leur travail et de leur démarche, tout en restant intégrées et respectées. Prudentes, elles adoptent un discours – et surtout des termes – au ton plus modéré, adaptés aux circonstances.

Les femmes du Comité se trouvent prises dans un paradoxe entre la croyance d'une spécificité féminine «naturelle» et la conviction que les différences de genre sont issues d'une construction sociale; entre leur volonté

d'émancipation et la difficulté de se distancier des traditions et du pouvoir qu'elles ont acquis au foyer. Une des militantes du Comité me l'affirme: «Nous croyons que les femmes possèdent une essence féminine, une sensibilité face à des problèmes à caractère social, économique et culturel».

*Une double lutte difficile à concilier*

Le refus de s'identifier au féminisme semble aussi lié à son origine occidentale. Impliquées dans la lutte contre le néo-colonialisme et la militarisation du territoire colombien, les femmes du Comité se méfient des modèles importés du Nord. Une posture qui se retrouve également dans de nombreux mouvements sociaux. L'anti-impérialisme s'accompagne souvent d'une valorisation des traditions et de la «colombianité». On assiste ainsi à un certain renforcement du nationalisme pour affronter les multinationales, les traités de libre commerce (TLC, ALCA) et les Etats-Unis, symbole de l'oppression capitaliste. Difficile, dès lors, pour les femmes, de critiquer frontalement des schémas traditionnels perçus par la communauté comme pierre angulaire de son identité.

De manière générale, les femmes peinent à faire respecter leur lutte, continuellement reléguée au second plan. Ce n'est pas seulement face à leurs maris et compagnons qu'elles doivent se battre, mais face à des structures qui les dépassent largement. En outre, leurs camarades masculins de l'association paysanne, sous des abords politiquement corrects, ne les soutiennent en réalité que du bout des lèvres, quand ils ne font pas franchement preuve de mauvaise volonté. Pourtant, le Comité représente un apport précieux pour l'association et le travail communautaire, particulièrement au niveau de sa capa-

cité de mobilisation et des questions relatives à la souveraineté alimentaire.

La situation des femmes d'Inzá, loin d'être une exception, reflète la condition de la plupart des femmes dans le monde. En Colombie comme ailleurs, et comme les mouvements de femmes en ont souvent fait l'expérience au cours de l'histoire, toute la difficulté reste pour elles de se mobiliser sur deux fronts à la fois. D'un côté, combattre un système patriarcal oppressif envers les femmes. De l'autre, lutter avec leurs compagnons contre l'impérialisme capitaliste et la violence qui sévissent en Colombie. Un double combat qui entraîne nombre de contradictions parfois difficiles à concilier.

<sup>1</sup> Nous vous renvoyons à l'interview d'Alix Morales Marin, dans l'Emilie du mois d'avril 2006.

<sup>2</sup> Prénom fictif.

<sup>3</sup> Campagne «Mujeres en junta por la dignidad de nuestro trabajo».

<sup>4</sup> Nous reviendrons sur cet évènement et les conclusions de la campagne dans un prochain article.